



mon fils TINO ROSSI

par sa mère

QUAND on arrive à ce cinquième étage de la rue la plus américaine de Paris, il y a d'abord l'accent chantant d'une domestique russe, puis l'adorable sourire de Mme Rossi, « sa » mère.

C'est une vieille dame, que Jean Anouilh eût aimé imaginer : petite, les mains maigres, les cheveux très blancs, les yeux verts, la bouche extrêmement mobile et moqueuse.

Elle s'est assise dans un fauteuil près de la fenêtre. A ses côtés, il y a une commode Empire ornée simplement du petit chapeau de Napoléon... et de la guitare de Tino, à son nom. Au-dessus, éclairé très doucement, un Utrillo qui est fait de tout le soleil de Montmartre.

- Comment va Tino ?
- Qui, Tino ?
- Votre fils, voyons !
- Ah, Tintin !

Elle a laissé aller son regard, très loin, par delà la rue et les maisons, par dessus les ciels, et d'une voix très lente, un peu lointaine, elle a parlé longuement.

— Ajaccio c'est une ville pleine de maisons blanches qui jouent à se refléter dans le bleu de la mer ; quand j'étais jeune fille...

Un "passant de clair de lune"

Elle s'arrête un moment, étonnée peut-être du souvenir qu'inconsciemment elle évoque, puis :

— J'aimais un homme qui était très beau. Alors nous nous sommes mariés. Et tout doucement sur le soleil de la place il y a eu un petit garçon qui est venu jouer, puis un autre ; après, une petite fille. J'ai eu huit enfants, Joseph, Antoine, Constantin, Dominique, Isabelle, Nina, Rose et Laurence.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer combien ça fait d'enfants, huit enfants dans une boutique de tailleur, car mon mari faisait ce métier. Un beau jour, j'en eus assez et j'envoyai tout ce beau monde à l'école. Ils travaillaient tous bien, sauf un : Constantin dormait en classe et ne se réveillait que le soir. Il y a un joli mot dans une histoire de Pagnol qui s'applique admirablement bien à lui, à cette époque. C'était un vrai « passant de clair de lune ». Il restait des heures entières assis sur le pas de la porte. C'est vrai que la nuit en Corse c'est mieux que partout ailleurs, ça résonne de mille bruits : appels de pêcheurs qui rentrent, leurs barques latines pleines de poissons multicolores ; puis, un cri là, et là encore et, enfin, un grand silence et le murmure de la mer toute proche.

Elle s'est tue un long moment, elle songe à ce petit bout d'homme aux cheveux d'ébène et aux yeux verts qui chantait les vieilles berceuses du pays.

— Il chantait sans arrêt. Constantin, Tino, comme vous dites, n'était pas particulièrement travailleur, quand il devint jeune homme, il se mit à gratter de la guitare, comme tout le monde au pays et, le soir, il s'en allait avec ses camarades qui lui demandaient de chanter pour eux.

Marinella : premier amour

— Un jour même, il lui arriva une aventure assez drôle, il chantait sous les fenêtres d'une belle pour le compte d'un fort beau garçon de la ville mais qui n'arrivait pas à faire sortir de sa gorge le moindre son juste ; la jeune fille qui connaissait le détail fut très étonnée, elle descendit de chez elle pour avoir l'explication de ce mystère, découvrit la supercherie et s'en alla avec Tino qui connut, ce jour-là, sa première admiratrice. Elle s'appelait Marinella. C'est un nom qu'il n'oublia point et qu'il donna à une de ses plus fameuses chansons.

— Je vais vous faire entendre une chanson que peu de gens connaissent.

Tout doucement, Mme Rossi, de ses mains frêles, est allée extraire un disque qu'elle porte religieusement sur le phono. Et la voix s'élève, très pure, c'est : « Dio vi salve Regina » le vieux cantique corse qui adresse une

vénération à la Vierge. C'est un des premiers enregistrements de Tino. C'est un des plus beaux.

— Il chantait déjà ça, quand il était petit. Il n'avait pas vingt ans quand il partit pour Aix, et tous ses camarades le regretterent.

— Un beau jour, il nous envoya une lettre. En P.-S. il nous annonçait qu'il débutait au music-hall. Constantin chantait à l'Alcazar, après ce fut à l'Odéon, puis il monta à Paris. Un jour, une lettre plus rapide, plus brève que les autres : « Je chante au Casino de Paris, j'ai deux cents francs par jour. »

Tintin, le petit garçon tendre

— Tintin maintenant qu'il est Tino, est toujours pour moi le petit garçon tendre qui chantait des cantiques à l'église Saint-Roch. Vous voyez, il m'a fait venir à Paris. Je vais au cinéma très souvent mais pourvu que ce soient des films d'amour. J'ai horreur des histoires de guerre et je vais voir les films de mon fils quand ils passent dans les quartiers : je préfère ça, c'est là qu'on l'aime le plus. Vous voyez, je n'arrive pas à penser qu'il est si célèbre. Regardez...

Sur une table, elle me montre le courrier quotidien : « Affectueuses pensées d'une admiratrice. » (Yolande). « Pourquoi ne chantez-vous plus « Marinella » ? (Jeanne). « J'ai tous vos disques depuis le début. Comment peut-on avoir vos chansons de « Sérénade aux Nuages » ? (Yvonne).

Chaque jour, il y a comme ça des lettres et des lettres. Mais mon fils (Mme Rossi n'aura pas arrêté de dire « mon fils ») rentre chaque soir dès qu'il a fini de tourner en studio. Il dine ici à la mode corse, et de choses très simples ; quand nous pouvons avoir de la charcuterie du pays, il fait son régal d'une « coppa ».

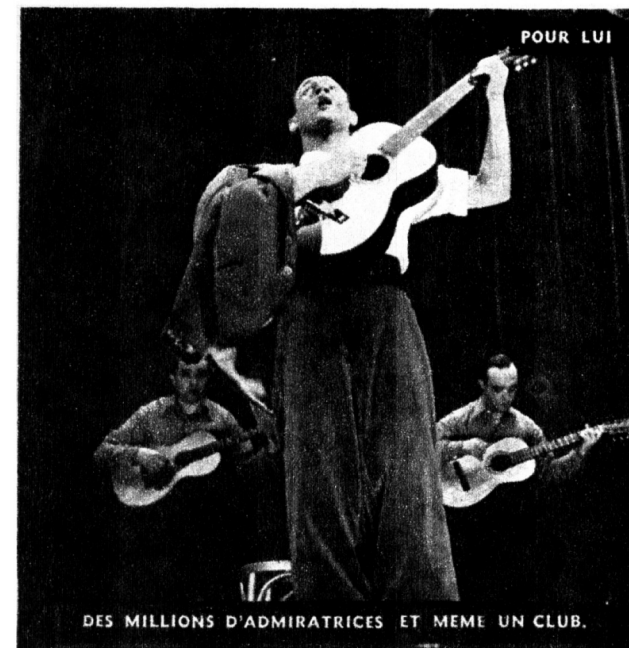
Mme Rossi s'est levée, je la suis. Elle entr'ouvre une porte, « Sa » chambre. Un grand lit bas et large. Une armoire s'ouvre. C'est un arc-en-ciel de cravates. Elles s'étalent comme les plumes magnifiques d'une queue de paon. De grands rideaux de tulle blanc comme des peupliers et d'autres de velours très lourd et bleu de nuit.

La chambre est pleine d'ombres maintenant. Dans la rue, les bruits se sont arrêtés, haletants un peu.

Un coup de sonnette.

— C'est lui, dit-elle.

Tino avance, embrasse longuement sa mère. Et ce n'est plus qu'un fils qui rentre chez lui.



DES MILLIONS D'ADMIRATRICES ET MEME UN CLUB.

GITARE, PETIT CHAPEAU ET DISQUES : C'EST TOUT TINO ROSSI.